

Il est temps de laisser reflourir le paysage éducatif

Aux institutions qui normalisent, au regard des autres qui culpabilisent, et à tous ceux qui craignent, André Stern lance une invitation à jardiner, tout simplement. Semer l'enthousiasme. Cultiver le jeu. Avec un terreau de confiance...

SLOW CLASSES : Vous soulignez ne pas être « contre » l'école. Mais espérez fournir des outils de réflexion, pour que chacun puisse poser librement ses choix. Cependant, au vu de la tendance actuelle à la normalisation, n'est-ce pas plus difficile de revendiquer cette liberté individuelle ?

ANDRÉ STERN : Effectivement, à aucun moment, mes parents ne se sont positionnés ni décidés « contre » l'école. Ils étaient d'ailleurs des élèves heureux, qui n'avaient pas de compte à régler avec elle. Si le choix qu'ils ont posé était plus facile à l'époque, c'est plutôt parce qu'il y avait plus d'anonymat, et qu'on nous laissait davantage tranquilles. Oui, l'époque a changé. Mais il y a 30 ou 40 ans, le système éducatif fonctionnait encore. Il n'y avait aucune place pour ce genre de message. Depuis, les consciences se sont éveillées. On a atteint un point où optimiser l'ancien n'est plus possible. C'est comme l'histoire des automobiles. Bien sûr, on peut continuer à les perfectionner. Mais quand la fin – toute proche – du pétrole arrivera, on sera au pied du mur. Il faut du nouveau. L'époque est prête. Les gens se rendent compte que dans de vieux cadres, on produit de vieilles pensées. Je vois une accélération spectaculaire de l'accueil réservé à ce genre

de sujet. Parce que tout le monde est concerné. Tout le monde voit le drame. Et qu'on ne peut pas continuer comme ça. Donc je suis extrêmement positif. Même si on voit bien les soubresauts d'un système lézardé qui cherche à se refermer sur sa base. La loi se resserre. Et les contrôles constituent une pression. N'empêche, le changement est imminent...

Le regard des autres, parents et enseignants, notamment, constitue une autre forme de pression sur les épaules de ceux qui voudraient accompagner une telle forme d'apprentissage. Il en faut, de la conviction, non ?

Face à toute l'armada des pressions sociales et des peurs, il existe une arme, toute simple. Non, mes parents n'avaient pas le cuir particulièrement dur pour résister à tout ça. Ils n'avaient pas confiance en eux. Mais en leur enfant, tout simplement. Vous savez, la pression de la société peut être extrêmement humoristique, si on veut bien la voir ainsi. Je vais vous raconter une anecdote. Antonin, mon petit garçon, avait envie d'une auto. Il devait avoir deux ans. Au magasin de jouets, il a choisi une belle Ford Mustang rouge, au 18°. Donc une grosse auto... Quand la caissière a proposé de l'emballer – car ce de-

vait fatalement être pour un cadeau! –, je lui ai dit qu'Antonin allait y jouer tout de suite. Et là, elle s'est montrée sceptique. « Vous savez, j'ai plein d'autres autos tout à fait adaptées à son âge... »

Vous voyez, ces voitures en plastique, aux couleurs hallucinées, aux proportions démesurées, avec des pneus boules,

un nez et de l'audio qui vous crie: « Je suis une auto, et toi, qui es-tu? » Mais mon fils, qui est un enfant comme tous les autres, et donc pas un idiot, il veut une auto comme celles qu'il voit dans la rue! Et là, la caissière vous met en garde: « Mais vous ne vous rendez pas compte, il va vous la casser en mille morceaux! » À ce moment, ce qu'il est important de remarquer, c'est que cette dame n'essaie pas de me faire peur. Elle essaie de partager sa peur. Et d'ailleurs, elle trouve l'argument ultime: « Et les petits morceaux, en plus, il va les avaler! » Du côté de l'amour, avec mon fils, on en rigole. Mais du côté de la

peur, on accorde du crédit à cette spécialiste du jouet, qui doit sûrement bien savoir de quoi elle parle. De plus, sur la boîte, il est bien écrit de ne pas confier ce jouet à un enfant de moins de 36 mois... Mais on va finir aux urgences!

Passons plutôt de l'autre côté du miroir. Pas du côté où on a peur, mais celui où on a confiance en l'enfant. Du côté de ses dispositions spontanées, qui sont infinies.

N'empêche, ne fait-on pas là un pari difficile? Même si on a confiance en ce qui peut nous animer pour nous mener quelque part, ne faut-il pas jouer le « jeu du système » - par exemple en procurant à nos enfants un diplôme, une qualification ?

Je pense, justement, tout l'inverse! Je serais dans une grande inquiétude si je le savais « qualifié », par un papier. Je n'ai aucune crainte, bien au contraire. Premièrement, le diplôme n'est plus

une garantie de quoi que ce soit, de nos jours. Qui sait de quoi sera fait le monde de demain? L'avenir est telle-

ment mobile. Comment voulez-vous, à la vitesse où change le monde, décider aujourd'hui des compétences qu'il faudra à nos enfants? Ça m'a l'air impossible.

D'ailleurs, la qualification en général plus demandée nulle part. Pensez à toutes ces personnes qui ont accompli de grandes choses et que nous admirons – Steve Jobs, pour citer un exemple célèbre –, ce sont toutes des personnes qui ont interrompu leurs études. Ceux qui ne les ont pas interrompues, où sont-ils? Ils ont suivi un parcours « normal ». Cela me ferait peur de préparer mon enfant à cet avenir-là... Et puis, si j'avais voulu devenir médecin, avec un diplôme académique et un titre de « Docteur », j'aurais pu commencer ces études

à n'importe quel moment, et passer ce diplôme, en étant dupe, ou pas. C'est comme quand il a s'agit de passer mon permis de conduire. Je savais conduire depuis mon enfance, parce que mon Papy me l'avait appris. Mais quand l'examineur m'a demandé de ne pas tenir le volant à l'intérieur, juste le temps de l'examen – m'assurant qu'effectivement cela me procurerait plus d'aisance, mais « après » –, ou de tourner la tête pour vérifier les alentours – même si mon regard avait suffi –, j'ai compris que j'étais venu pour apprendre à conduire et qu'on m'enseignait comment passer

l'examen. Alors oui, si c'est nécessaire, pourquoi ne pas jouer le jeu...

Comment, dès lors, s'y prendre, s'il n'y a pas de « recette » ?

Pour un enfant, le fait de jouer, vivre et apprendre sont des synonymes absolus. Il sait qu'il apprend ainsi et évolue, naturellement, parfaitement. Il a conscience de ses capacités, de sa position et de ses interactions avec le monde. Quand vous interrompez son jeu – et le pire, c'est pour lui enjoindre de plutôt « apprendre » quelque chose! –, il se trouve face à un hiatus tortionnaire. Un constat de la neurobiologie, c'est que cela active dans son cerveau, les mêmes circuits que la douleur physique. Le scanner a effectivement montré qu'on réveille les mêmes réseaux neuronaux que celle, par exemple, de la douleur d'un ongle qu'on arrache!

Et donc, à cet instant, il sait que quelque chose ne va pas. Et il va se dire que c'est fatalement lui. Et qu'il lui faut donc être différent pour être bien. C'est terrible... Alors qu'en le laissant évoluer naturellement, à son rythme, il va exploiter ses dispositions spontanées. Quand vous plantez un oignon, ou n'importe quel

tubercule, vous ne le ressortez pas tous les matins pour voir s'il va bien? Vous avez créé le terrain – la confiance – parfait. Il est temps de

laisser reflourir le paysage éducatif. Laissez votre enfant faire. Laissez-le jouer. Explorer ses mondes. On dit bien que pour mieux apprendre une langue, il faut se rendre dans le pays où on la parle. J'aime beaucoup cette métaphore. Laissez votre enfant aller au pays des sciences, des mathématiques, des langues... Ayez, surtout, confiance, sans crainte. Il n'y a rien de pire que de craindre l'avenir: c'est la meilleure manière de massacrer le présent. ✕

Propos recueillis par Nathalie Dillen

